

Marquage linguistique, inférence et interprétation dans le discours quotidien en français contemporain

Présentation

Ce numéro des *Cahiers de Linguistique Française* est consacré aux contributions du 4^e Colloque de Pragmatique de Genève, dont le thème était *Marquage linguistique, inférence et interprétation dans le discours quotidien en français contemporain*, et qui s'est déroulé du 16 au 18 octobre 1989. Les trois premiers Colloques de Pragmatique de Genève, publiés dans les *Cahiers de Linguistique Française* 2 et 3 (1981), 5 (1983) et 7 (1987), avaient pour thèmes respectivement la question des rapports entre types de marqueurs et fonctions illocutoires, les connecteurs pragmatiques et les stratégies interprétatives et interactives dans le discours. Le 4^e Colloque, s'il présente des contributions d'orientation théorique et de domaines empiriques nouveaux, n'en constitue pas moins une continuation significative des problématiques et des approches théoriques discutées précédemment à Genève.

Les dix-huit contributions de ce numéro abordent le rapport entre marquage linguistique et inférence de points de vue théoriques et méthodologiques différents.

Un premier groupe d'articles (Wilson & Sperber, Blakemore, Jayez & Reboul, Luscher & Moeschler, Nølke, Charolles) discutent différents problèmes (connecteurs, performatifs, adverbes d'énonciation, anaphore) du point de vue de la théorie de la pertinence. Wilson & Sperber (*Forme linguistique et pertinence*) donnent une description générale des rapports entre décodage et inférence (à partir des exemples des connecteurs, des adverbes d'énonciation, des indexicaux) et proposent une description des constructions vériconditionnelles / non-vériconditionnelles et représentationnelles / procédurales. Blakemore (*Je conclus qu'il n'y a pas de verbes performatifs*) revient sur la question désormais classique des performatifs et reprend, en la développant, la thèse selon laquelle la plupart des verbes dits performatifs ne réalisent pas des actes de communication. La contribution de Jayez & Reboul (*Si j'aurais su, j'aurais mis Paris en bouteille : contrefactualité et inférence*) présente une version alternative aux descriptions inférentielles classiques de la contrefactualité, version qui s'intègre dans le cadre de la théorie de la pertinence. Luscher & Moeschler (*Analyses dérivationnelles et procédurales des opérateurs et connecteurs temporels : les exemples de et et de enfin*) proposent une approche procédurale, non gricéenne (et a fortiori non dérivationnelle), des connecteurs logiques et non logiques *et et enfin*, et Nølke (*Pertinence et modalisateurs d'énonciation*) une description nouvelle, amendée par la théorie de la pertinence, des adverbes d'énonciation. Enfin, nous y reviendrons,

Charolles (*Coût, surcoût et pertinence*) propose une revue critique de l'ouvrage de Sperber & Wilson *La Pertinence*.

Un deuxième groupe d'études porte sur les aspects à la fois discursifs et cognitifs des processus inférentiels. Berrendonner (*Attracteurs*), à travers la notion d'*attracteur*, tente une généralisation sur les inférences d'objets, et propose notamment une description des relations métonymiques en recourant à deux principes pragmatiques (coopération et nonchalance). De Fornel (*Sémantique du prototype et analyse de conversation*) développe l'idée de *prototype sémantique* à propos de certaines activités conversationnelles (comme l'accusation et la critique, le compliment et la félicitation), et renforce ici l'idée de préférences conversationnelles sur la distribution des tours de parole adjacents. Raccah (*Signification, sens et connaissance : une approche topique*) donne une illustration de l'application de la théorie des topoï aux systèmes experts. Laurent Perrin (*Bonheur et malheur des hyperboles. Les effets de l'exagération dans l'interprétation des énoncés*) discute un problème rhétorique peu étudié sous l'angle pragmatique (l'hyperbole), qu'il envisage à la fois du point de vue de la théorie de la pertinence et du point de vue de la théorie de l'argumentation. Anscombe (*Les syllogismes en langue naturelle. Déduction logique ou inférence discursive ?*) propose, à partir d'une description de *tous* et des propriétés des définis *le* et *les*, une description non logiciste des inférences basées sur les topoï. Kleiber (*Marqueurs référentiels et processus interprétatifs : pour une approche "plus sémantique"*) discute les propriétés sémantiques et/ou pragmatiques des marqueurs référentiels et conclut à une spécificité sémantique (linguistiquement codée) des différents marqueurs référentiels. Frochet (*Le traitement des connecteurs et, alors, après, en cours de lecture du récit. Etude en temps réel chez les enfants de CE1 (8 ans) et de CM1 (10 ans)*) présente une étude psycholinguistique sur les connecteurs temporels et leur rôles dans la compréhension des structures narratives. Enfin, Coste (*Inférence, interférence et quelques autres manques d'assurance dans des évolutions de la didactique des langues*) s'interroge sur les incidences des approches inférentielles en didactique des langues secondes, et sur les causes des interférences codiques et non codiques dans les processus interprétatifs.

Le dernier groupe de travaux, d'orientation plus genevoise, propose soit des voies d'analyses pragmatique et discursive (Rubattel, Auchlin), soit des descriptions de connecteurs (Roulet, Rossari). Rubattel (*Polyphonie et modularité*) propose une synthèse élégante des dimensions pragmatiques pertinentes en termes de modularité. Auchlin (*Analyse du discours et bonheur conversationnel*) propose un changement de cap radical en analyse du discours, donnant un rôle central aux émotions dans la description linguistique (le bonheur d'un enchaînement en analyse du discours serait à ce titre l'analogue observationnel de la grammaticalité en syntaxe). Roulet (*Et si, après tout, ce connecteur pragmatique n'était pas un*

marqueur d'argument ou de prémisses impliquées ?) prolonge la réflexion qu'il avait engagée sur les connecteurs reformulatifs à propos d'*après tout* et Rossari (*Projet pour une typologie des opérations de reformulation*), dans ce même cadre de réflexion, propose une typologie des reformulations appliquée aux connecteurs de reformulation non paraphrastique du français et de l'italien.

Qu'entend-on par *marquage linguistique*, par *inférence* et par *interprétation dans le discours* ? Si ces termes paraissent à première vue univoques, et ne pas être fortement connotés théoriquement, il s'avère néanmoins qu'ils ont donné lieu, tout au long du colloque, à différentes tentatives de définition et de compréhension. Je vais donc tenter de cerner cette thématique, et esquisser les différentes solutions qui ont été proposées lors du colloque, solutions qui se retrouvent exprimées dans les différentes contributions de ce recueil.

Les études de pragmatiques genevoises ont été caractérisées, depuis leur début, par une tentative de description systématique des relations entre formes linguistiques et fonctions pragmatiques dans le discours, que ce soit dans un premier temps à propos des verbes performatifs et des actes illocutoires, dans un deuxième temps à propos des connecteurs pragmatiques et des marqueurs de structuration de la conversation, et enfin à propos de la structure du discours. L'approche théorique était gouvernée principalement par l'interaction entre trois modèles pragmatiques : la théorie des actes de langage, la théorie de l'argumentation d'Anscombe et Ducrot, et enfin l'interactionnisme social de Goffman¹. Les travaux genevois ont pris depuis peu deux voies complémentaires, issues de cette problématique commune. D'une part, une expansion du modèle conversationnel aux autres types de discours (théâtral, narratif, descriptif), d'autre part une redéfinition de la relation entre marqueur linguistique et fonction pragmatique à partir d'un point de vue non linguistique, celui de la théorie de la pertinence de Sperber & Wilson (1989).

L'approche développée, notamment à propos des connecteurs, imposait de prendre en compte la relation forme-fonction comme une relation du genre type-occurrence : à une fonction-type associée à un marqueur (par exemple un connecteur pragmatique) correspondent des fonctions-occurrences ; la description consisterait dès lors à expliquer les divergences entre fonction-type et fonction-occurrence. Le problème que nous avons rencontré très tôt est que certaines fonctions-occurrences, notamment pour les emplois en conversation des connecteurs, étaient non dérivables des fonctions-types constituant la description des connecteurs.

¹ On trouvera une synthèse de ces travaux dans Roulet et al. (1985) et Moeschler (1985).

Comment s'est dès lors géré le rapport forme-fonction ? Là encore, il faut revenir sur l'une des hypothèses de la perspective classique : celle-ci impose de considérer les marqueurs linguistiques comme seules traces pertinentes pour l'interprétation pragmatique ; si les marqueurs pertinents font défaut dans l'énoncé, à savoir si aucun connecteur pragmatique n'explicite la relation entre les unités du discours, si aucun marqueur de fonction illocutoire ou interactive n'indique comment interpréter tel constituant du discours, si aucun marqueur de structuration de la conversation ne donne d'information sur la manière d'organiser les blocs conversationnels les uns avec les autres, alors des principes ou règles pragmatiques, ainsi que des informations de nature contextuelle, interviennent dans le processus d'interprétation. Le cadre adopté depuis peu par le Groupe de Recherche FNSRS¹ est différent. S'il ne conteste pas la fonction essentielle des marqueurs linguistiques dans le processus interprétatif, il fait sienne l'hypothèse de la sous-détermination linguistique des processus interprétatifs (hypothèse de Sperber et Wilson), ou encore tente de décrire l'interaction entre connaissances linguistiques et connaissances non linguistiques mobilisées dans le processus de compréhension des énoncés (cf. Blakemore 1987). Le rapport entre forme et fonction devient alors non plus déterministe, mais paramétrable ; si des instructions peuvent être associées à des marqueurs spécifiques (connecteurs, anaphores, formes temporelles, déterminants, etc.), elles ne sont plus considérées comme uniques, générales, déclenchées par défaut, mais comme multiples, spécifiques à chaque emploi, et déclenchées par nécessité interprétative².

De manière intéressante et significative, le problème de la relation entre marqueur linguistique et fonction pragmatique n'a pas fondamentalement fait l'objet de débats contradictoires lors du colloque. Par contre, ce qui a suscité plus de discussion, et ce sur quoi j'aimerais revenir, c'est l'idée (i) que les approches inférentielles ne suffisent pas à expliquer des faits distingués par ailleurs dans la langue, (ii) que les processus cognitifs centraux ne peuvent expliquer certains processus interprétatifs, (iii) que des principes ou règles discursifs (argumentatifs) *versus* inférentiels gèrent les processus de compréhension.

Première divergence : les approches inférentielles ne suffisent pas à expliquer des faits distingués par ailleurs dans la langue. C'est principalement la thèse défendue par Kleiber, qui montre, à juste titre je crois, que les approches strictement inférentielles, basées sur la notion d'accessibilité, ne suffisent pas à expliquer le comportement des différents marqueurs référentiels (déterminants, pronoms anaphoriques, descriptions définies et noms propres). Kleiber propose

¹ Projets n° 1.495-0.86 et 12-26256.89.

² Je renvoie de manière plus précise aux travaux de Luscher (1988-89), (1989), Luscher & Moeschler (ici-même), Reboul (1988-89), (1989a), (1989b), (1989c), Jayez & Reboul (ici-même) et Moeschler (1989).

alors une approche plus sémantique, qui permet d'intégrer dans la description sémantique les spécificités linguistiques de chacun de ces marqueurs. La question que j'aimerais poser concerne le point, à mon avis central de l'article de Wilson et Sperber : ces informations (spécifiques par exemple à *un, le, ce*, etc.), si elles sont codées linguistiquement, sont-elles codées conceptuellement ou non codées conceptuellement ? En d'autres termes, contribuent-elles aux explicitations ou aux implications de l'énoncé, ou constituent-elles simplement des contraintes sur les implications et les explicitations ? La réponse à une telle question n'est pas innocente : dans le premier cas, il s'agira d'une instruction sémantique, dans le deuxième cas d'une instruction pragmatique.

Deuxième divergence, exprimée particulièrement dans la revue critique de *La pertinence* constituée par l'article de Charolles. L'objection principale consiste à signaler d'une part la difficulté d'objectiviser, du point de vue psycholinguistique, la notion de coût, ou dans les termes de *La pertinence*, celle d'effort cognitif; la deuxième consiste à montrer que certains processus interprétatifs (par exemple la résolution des pronoms anaphoriques), loin d'être des processus cognitifs centraux, sont en fait, dans des contextes syntaxiques précis comme les constructions à complétives explicatives, périphériques et déterminés par des biais linguistiques : le codage linguistique serait donc bien à l'origine de certains comportements interprétatifs pour lesquels l'approche inférentielle constituerait un outil trop grossier. Ces remarques sont tout à fait pertinentes, mais ne constituent pas de contre-exemples réels à une approche pragmatique. Ces informations, dont l'origine peut être située dans la valence de verbes psychologiques (comme *se réjouir, craindre*, etc.) sont en fait codées conceptuellement, et contribuent de ce fait soit aux implications, soit aux explicitations de l'énoncé. Elles se situent, à ce titre, au même niveau que les instructions de base des connecteurs, dont on pourra également dire qu'elles sont codées conceptuellement.

Troisième divergence, concernant les types de règles pragmatiques convoquées par les marqueurs linguistiques ou des structures linguistiques. Les contributions de P.-Y. Raccach sur les raisonnements dans les systèmes experts, J.-C. Anscombe sur les syllogismes en langue naturelle, et partiellement de L. Perrin à propos de l'hyperbole et de l'exagération, font appel à la notion de topoï, ou règles argumentatives de nature graduelle déclenchées par certaines structures linguistiques. Ces principes ont pour particularité principale d'être induits linguistiquement, c'est-à-dire de constituer des objets de discours. Ils se distinguent à ce titre de principes logiques, dont les études en psychologie cognitive ont tenté de confirmer ou d'infirmer la pertinence. Sans entrer dans un débat de fond sur les questions du primat de l'argumentation sur l'information, du caractère vérifonctionnel ou non vérifonctionnel de la sémantique des langues naturelles, il est important de noter ici deux aspects liés aux travaux sur l'argumentation, qui ont

une retombée certaine sur la problématique proposée aux participants : d'une part, si, comme J.C. Anscombe semble le soutenir, les syllogismes en langues naturelles doivent leur acceptabilité à des principes discursifs et non logiques, et si a fortiori les quantifieurs (comme *tous*) qui s'y trouvent exhibent des propriétés non logiques, alors les principes classiques de raisonnement syllogistique doivent être révisés; si d'autre part, comme le suggère P.-Y. Raccah, les raisonnements en systèmes experts peuvent utiliser des principes graduels comme les topoï, alors la logique mathématique, bivalente, ne constitue pas un outil adapté à la simulation et à la compréhension du raisonnement discursif. Cela dit, si ces principes sont graduels et induits par les discours, peut-on pour autant déterminer la nature périphérique des processus cognitifs mis en place dans la compréhension des énoncés ? Le débat, en termes cognitivistes, ne se situe certainement pas entre tenants de positions descriptivistes et tenants des positions ascriptivistes : la question n'est plus de savoir si les descriptions pragmatiques sont logicistes ou non logicistes (ce qui peut être perçu alternativement comme une qualité ou comme un défaut), mais si elles ont ou non un contenu psychologique.

Il est d'usage de remercier les différentes personnes et institutions qui ont rendu possibles l'organisation, le déroulement du colloque et la publication des Actes. Mes remerciements iront au Fonds National de la Recherche Scientifique (subside n° 11-26 197.89), à la Commission Administrative de l'Université de Genève, au Décanat de la Faculté des Lettres, au Département de linguistique qui, par leurs subsides, ont rendu possible l'organisation de ce colloque. Mais qu'il me soit permis de remercier plus particulièrement Eddy Roulet pour la confiance et le soutien qu'il m'a accordés tout au long de la préparation du colloque et sa participation à la relecture des textes, Colette Isoz pour son travail de saisie de textes, Antoine Auchlín pour le formatage et la relecture d'épreuves, Anne Reboul et Corinne Rossari pour la relecture d'épreuves et, *last, but not least*, Jean-Marc Luscher, qui a assumé la quasi-totalité du travail de formatage informatique et de sortie du présent volume, et qui m'a efficacement soutenu dans l'organisation du colloque.

Jacques Moeschler

Références

- BLAKEMORE D. (1987), *Semantic constraints on relevance*, Oxford, Basil Blackwell.
- LUSCHER J.-M. (1988-89), «Signification par l'opérateur sémantique et inférence par le connecteur pragmatique, l'exemple de *mais*», *Sigma* 12-13, 233-253.

- LUSCHER J.-M. (1989), «Connecteurs et marques de pertinence. L'exemple de *d'ailleurs*», *Cahiers de Linguistique Française* 10, 101-145.
- MOESCHLER J. (1985), *Argumentation et conversation*, Paris, Hatier.
- MOESCHLER J. (1989), *Modélisation du dialogue. Représentation de l'inférence argumentative*, Paris, Hermès.
- REBOUL A. (1988-89), «Pragmatique de l'anaphore pronominale», *Sigma* 12-13, 197-231.
- REBOUL A. (1989a), «Résolution des anaphores pronominales : sémantique et/ou pragmatique», *Cahiers de Linguistique Française* 10, 77-100.
- REBOUL A. (1989b), «Résolution automatique de l'anaphore pronominale», dans C. Rubattel (éd.), *Modèles du discours. Recherches actuelles en Suisse romande*, Berne, Peter Lang, 173-192.
- REBOUL A. (1989c), «Argumentative operators and the specification of inferential processes», *CC AI* 6/4, 281-308.
- ROULET E. ET AL. (1985), *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang.
- SPERBER D. & WILSON D. (1989), *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit.